

Professeur à l'Université
Bruxelles

Donné par l'auteur

F. H. H. H.

HISTOIRE

DES

TRADUCTIONS FRANÇAISES

D'AUTEURS GRECS ET LATINS,

PENDANT LE XVI^e ET LE XVII^e SIÈCLES.

110
155

90 1-71
50504

CONCOURS UNIVERSITAIRE DE 1857-1858.

QUESTION DE PHILOGIE.

MÉMOIRE COURONNÉ.

HISTOIRE
DES
TRADUCTIONS FRANÇAISES

D'AUTEURS GRECS ET LATINS,

PENDANT LE XVI^e ET LE XVII^e SIÈCLES,

PAR

FRÉDÉRIC HENNEBERT,

ÉLÈVE DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Extrait des Annales des universités de Belgique.

Bruxelles,

IMPRIMERIE DE TH. LESIGNE,

Rue de la Charité, 19, faubourg de Louvain.

1864

6-31.4821

A

ÉNONCÉ DE LA QUESTION :

*« Faire l'histoire des traductions françaises d'auteurs grecs et latins pendant
« le XVI^e et le XVII^e siècles. »*

Traduttore, traditore.
PROV. ITAL.

INTRODUCTION.

L'étendue qu'une question posée dans des termes si généraux semblait assigner à notre tâche, nous avait d'abord effrayé. En effet, pour faire l'histoire de traductions, il fallait commencer par les apprécier en elles-mêmes et comme œuvres littéraires et comme copies.

Traduire un écrit, c'est le reproduire dans une autre langue que celle dans laquelle il est composé. Cette transformation a pour but principal de faire connaître un auteur à ceux qui ne savent pas la langue dont il s'est servi. C'est un remède à l'ignorance, qui consiste à mettre une copie intelligible à la place d'un original qui ne l'est pas. Toute traduction n'étant donc autre chose qu'un portrait, sera d'autant meilleure qu'elle se rapprochera plus de son modèle. La fidélité ne forme pas seulement le premier mérite de cette sorte d'ouvrage : elle en est pour ainsi dire l'essence.

Mais pour remplir une condition si importante, il n'est pas que

A

la traduction exprime les idées d'un auteur, sans s'inquiéter ni de l'ordre qu'il leur a donné, ni de la forme dont il les a revêtues. En termes techniques, ce n'est pas seulement l'invention qu'il faut reproduire, mais aussi la disposition et l'élocution. Ces trois opérations doivent conserver pour le traducteur la même importance relative que dans la composition originale. Bien rendre le sens de l'auteur, en exprimant toutes ses pensées, dans l'ordre où il les trouve, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, voilà le premier devoir d'un interprète fidèle. Qu'il tâche, après cela, de suivre l'arrangement des mots, qu'il essaye de les reproduire par des équivalents, qu'il imite les figures et les tours, pourvu qu'il ait soin, sur toute chose, de respecter le génie de l'idiome qu'il emploie.

Dans cette dernière partie gît toute la difficulté, mais aussi toute la beauté du travail de la traduction. C'est par là surtout qu'on arrive à conserver ce qu'on pourrait appeler la physionomie d'un auteur ; par là qu'on le fait renaître sous sa plume, en lui donnant le mouvement, l'animation, les couleurs de la vie.

Tout écrivain et, pour nous borner, tout écrivain ancien, emprunte d'abord au climat sous lequel il est né, à l'époque où il a vécu, à la religion, aux lois, aux mœurs de sa patrie, un caractère qui lui est commun avec ses contemporains. Ce caractère si important, le traducteur ne peut espérer le saisir ni l'exprimer s'il n'a une connaissance parfaite des diverses influences qui ont concouru à sa formation, s'il n'a fait une étude approfondie de la civilisation antique. Et alors, que de précieuses notions perdues pour ceux que l'on voudrait instruire ! Au lieu de les introduire dans cette antiquité qui leur était fermée, de relever pour eux les débris de ces empires détruits, d'évoquer ces grands peuples avec leurs costumes et leurs usages, leurs sentiments virils ou abjects, corrompus ou naïfs, une reproduction infidèle ou incomplète crée je ne sais quelle chimère, sans apparence de vérité.

A côté de la physionomie collective qui manifeste sa nationalité, chaque auteur a un air et une allure qui lui sont propres, et où se reflètent la trempe de son âme et les passions qui l'ont agité. Les uns sont toute volupté, toute molle douceur, et se couronnent de

fleurs délicates ; d'autres, violents, sombres et brefs, vont presque nus, avec une rude simplicité ; d'autres s'avancent d'un pas solennel, se drapant majestueusement dans les plis d'une pourpre splendide.

Pénétré de ces diversités, le traducteur doit se transformer, pour ainsi dire, en celui qu'il traduit : imbu de la civilisation au milieu de laquelle écrivait son auteur, vivement impressionné de son caractère et de ses passions, il doit cesser d'être lui-même pour jouer le personnage de celui qu'il interprète, de sorte que ce ne soit plus lui qui pense ou qui sente, mais un autre qui raisonne ou qui s'émue en lui.

Il semble donc que pour arriver à une bonne traduction, il doive exister une certaine conformité de génie entre l'original et l'interprète. D'ordinaire, c'est une impulsion naturelle qui les met en présence. La sympathie que nous ressentons pour un écrivain, nous le fait aimer : et à la propension instinctive qui porte à imiter ce qu'on admire, se joint le désir de faire partager aux autres le plaisir que nous goûtons nous-mêmes. Ainsi l'on traduit parce que l'on chérit, et c'est alors qu'on traduit bien.

Voilà les premiers caractères sur lesquels devait se porter notre observation dans chaque traduction. Mais était-ce tout ? Ne fallait-il pas aller chercher, dans la personnalité du traducteur, dans les idées et les besoins de son époque, les causes qui ont amené ces ouvrages et déterminé leur caractère ? N'avions-nous pas, en même temps, à marquer l'influence que ces traductions ont pu exercer sur les progrès de la langue ou le développement des connaissances ?

Et l'on aurait exigé cette histoire complète pour tout ce qui s'est traduit du grec et du latin durant deux siècles si féconds ? Mais comment achever en quelques mois un ouvrage qui demanderait, pour être mené à bonne fin, plusieurs années de laborieuse assiduité ? Et si un courageux effort avait eu quelque chance de réussir, comment, en un si court espace, rassembler des matériaux épars dans des livres si nombreux et souvent si difficiles à rencontrer ?

C'étaient là d'invincibles difficultés, si nous n'avions préféré nous attacher à l'esprit de la question que d'en suivre la lettre. Nous avons cru devoir mesurer la tâche à nos forces, et la restreindre dans les limites que nous imposaient les circonstances.